

## Québec français



## Nouveautés

---

Number 159, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61576ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2010). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (159), 4–17.

## BIOGRAPHIE

SERGINE DESJARDINS

**Robertine Barry**

**1. La femme nouvelle**

Éditions Trois-Pistoles

Notre-Dame-des-Neiges

2010, 405 pages

Premier volet d'une biographie qui comptera deux tomes, *Robertine Barry. 1. La femme nouvelle* paraît l'année même du centenaire de la mort de cette écrivaine-journaliste de *La Patrie*, qui fut non seulement la première femme à gagner sa vie en pratiquant son métier de journaliste, mais aussi la première féministe avant la lettre, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sergine Desjardins, qui a déjà connu beaucoup de succès avec *Marie Major* (2008), un roman historique inspiré de la vie d'une fille du Roi, dont le mari a été assassiné, s'est imposé une patiente recherche pour entrer en possession tant des nombreux articles que François, nom de plume de la journaliste, a fait paraître, en particulier ses « chroniques du lundi » et ses nouvelles littéraires publiées dans le journal que dirige alors Honoré Beaugrand, et des textes qu'elle a fait paraître dans *Le Journal de François*, qu'elle a fondé en 1902 et qui s'adresse aux femmes. La biographe a aussi puisé abondamment à quelques sources dites secondaires, telles la biographie de Renée des Ormes (Léonide Ferland), publiée en 1949, la thèse de doctorat d'Anne Carrier consacrée à l'édition critique des *Chroniques du lundi* et le mémoire de maîtrise de Benny Vigneault sur l'idéologie et la figure du destinataire dans *Fleurs champêtres*, le seul recueil de nouvelles de François paru en 1895. La bibliographie en fin de volume est abondante, mais il y manque les articles que le tome I du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* a consacrés aux œuvres de François, de même que notre étude parue dans *Littérature orale. Paroles vivantes et mouvantes* (2003), dans laquelle

nous abordons l'ethnographie avant la lettre qu'a été François dans ses contes, que la biographe n'analyse pas dans son ouvrage. Et c'est un peu dommage.

Ce premier tome est divisé en cinq grandes parties, depuis la naissance à l'Île Verte de Robertine, en 1863, en passant par son enfance et ses études supérieures chez les Ursulines de Québec, où elle se révèle une élève brillante mais peu docile. Elle revient à Trois-Pistoles et rêve de devenir journaliste, une profession réservée aux hommes dans cette société patriarcale du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle reçoit enfin une réponse aux lettres qu'elle a adressées et entreprend sa carrière à *La Patrie*, grâce à Beaugrand qui a cru en elle et à qui elle fera honneur, lui, un franc-maçon notoire qui, souvent, défend des valeurs non conformes à celles que véhicule l'idéologie officielle. À la suite de la mort de son père, un riche industriel de la région, elle retrouve sa famille qui emménage à Montréal, ce qui la sécurise encore davantage. Dans ses écrits comme dans ses conférences qu'elle prononce devant diverses associations, tant féminines que masculines, elle défend les droits des femmes à l'éducation, en particulier la formation universitaire, et se donne comme mission de réveiller à cet égard la gent féminine, refusant le statut que leur accordaient les hommes qui les considéraient comme des êtres inférieurs. Constamment, elle a prôné la justice sociale et s'est battue pour obtenir l'égalité entre les deux sexes. Elle a n'a jamais cessé, tant à *La Patrie* que dans *Le Journal de François*, de travailler à l'émancipation de la femme, allant même jusqu'à s'opposer au clergé et à l'enseignement de l'Église en réclamant la laïcisation de l'éducation. Elle a encore valorisé le célibat, elle qui avait une piètre opinion du mariage (p. 227), faisant sienne l'idée de George Sand, qui prétendait que le mariage était « un état contraire à toute espèce d'union et de bonheur » (p. 226).

Elle s'est appliquée à stigmatiser le côté sombre du mariage, prenant la défense de la femme, bafouée et soumise, qui avait perdu toute liberté en acceptant de partager sa vie avec un homme. Elle prend encore la défense des pauvres, des miséreux, des démunis et réclame à corps et à cris une meilleure justice sociale. Point étonnant qu'on l'ait souvent qualifiée de « femme nouvelle ».

Cette riche biographie, qui se lit comme un roman, vient enfin combler un grand vide et ajoute à notre connaissance tant de l'idéologie que du féminisme. Il était temps qu'on accorde à François une attention particulière, car elle a inauguré chez nous la lutte en faveur de l'émancipation et du rôle des femmes dans notre société. Un reproche : la biographe doit se limiter aux faits. Quelques interprétations font sourire quand

elle tente d'imaginer ce qui a pu se passer. À lire sans faute pour constater comment l'idéologie, à une certaine époque, a condamné la femme à son rôle d'épouse et de mère, ou encore à celui de servante du Seigneur.

AURÉLIEN BOIVIN

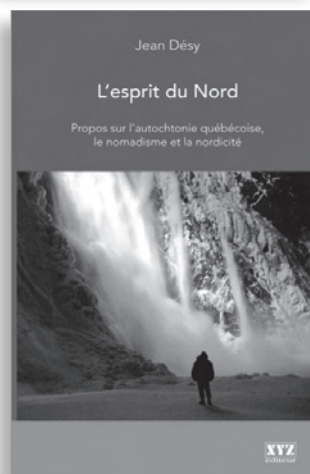
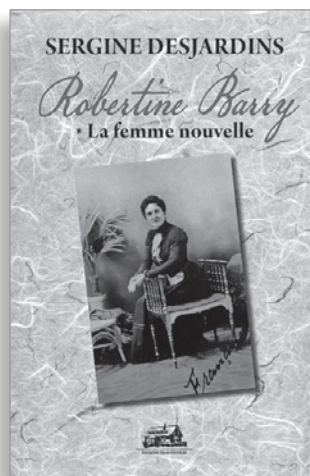
## ESSAI

JEAN DÉSY

**L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité**  
XYZ éditeur, Montréal  
2010, 225[3] pages

Docteur en médecine, docteur en lettres et maître ès philosophie, Jean Désy a fait du Nord, en particulier de la « péninsule Québec-Labrador », comme aime à l'appeler le géographe Louis-Edmond Hamelin, son champ d'investigation et de réflexion. Il faut dire que le globe-trotter qui dort en lui a beaucoup fréquenté le Grand Nord, la Moyenne et la Basse-Côte-Nord, où il a longtemps pratiqué la médecine avant de privilégier l'enseignement et l'écriture. Ce n'est pas son premier ouvrage sur le Nord, lui qui a déjà publié *L'aventure d'un médecin sur la Côte-Nord* (1986), un récit, *Kavisilaq / Impressions nordiques* (1992), un recueil de poésie, *Le coureur de froid* (2001) et *L'île de Tayara* (2004), deux romans de froid, le premier racontant une pêche presque miraculeuse dans l'île de Mansel, en compagnie d'un guide inuit devenu ami, Qalingo Tookalak, à qui il rend un vibrant hommage dans *L'esprit du Nord*.

Dans cet essai, Désy veut rendre compte « du bonheur profond qu'il éprouve lorsqu'il est en compagnie des Inuits et des Indiens, « malgré leurs travers, malgré leurs difficultés toutes contemporaines qu'ils doivent affronter » (p. 15). Car le médecin omnipraticien qui les a fréquentés au cours de sa carrière et au cours de ses nombreux déplacements, de ses errances, comme il les appelle, a appris à les aimer, sans préjugés ni parti pris. À leur contact, il est devenu semblable à eux



parce que, écrit-il, son « âme est en grande partie autochtone, nomade, nordiste et vagabonde » (p. 16), plus libre aussi.

Les textes ici rassemblés, la plupart parus dans divers périodiques ou collectifs, sont tantôt réflexifs, tantôt lyriques. Ils nous livrent la vision du monde d'un grand voyageur sur l'autochtonie québécoise, identifient les vertus du nomadisme et se veulent une profonde réflexion sur ce que Hamelin a si bellement appelé encore « la nordicité », un mot qui, comme tant d'autres qu'il a inventés, est passé dans les dictionnaires. L'essayiste, qui est aussi poète, dans une langue pure, riche, lyrique, insiste sur le respect de la nature et de ses habitants. Il aborde la question du nomadisme, lui qui se considère un adepte de ce mode de vie, en caractérisant les structures mentales nomades et sédentaires. Il va même jusqu'à se considérer comme un vrai autochtone, tout en se rattachant à ce territoire qui a nom Amérique.

Une partie de son ouvrage est consacrée à son amour du Nord. Il y décrit quelques paysages qui l'ont marqué et fournit aux non-initiés un lexique des mots du Nord et un autre des mots « canayens » de la forêt, tels *abattis, babiche, baliser, bebite, bécosse, brûlot, cabane, carcajou, chicouté* et combien d'autres encore.

Dans la dernière partie de son essai, Déry identifie les trois esprits du Nord ou groupes humains qui se côtoient dans le Moyen Nord du Québec : l'esprit premier, ou les premiers, ceux qui habitent ce pays de neige et de froid (Inuits, Indiens, Nord-Côtiers, nomades, coureurs de bois) ; les pionniers, qui regroupent les explorateurs de ce vaste territoire ; enfin les soignés, qui sont animés par un souci écologiste ou écologier.

Voilà un ouvrage qui sait susciter non seulement l'intérêt mais aussi l'émotion, un ouvrage fort bien écrit, à dévorer à petites doses et à méditer en raison de la sagesse et de la profondeur des propos.

AURELIEN BOIVIN

CLÉMENT MOISAN

*Kerouac : l'écriture comme errance*

Hurtubise, Montréal, 2010, 149 pages

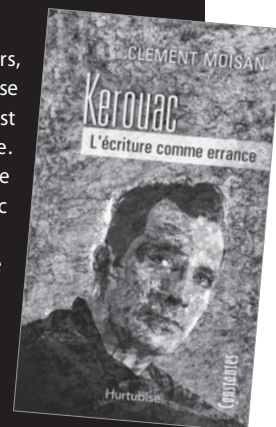
**D**isons-le d'emblée, les œuvres critiques sur Jack Kerouac sont généralement polarisées. D'un côté, on décrie le manque de rigueur, de technique et d'égard envers les différents codes du roman. De l'autre, on vante la liberté et le souffle dans l'écriture, on célèbre la poésie et l'habileté du « roi des Beatniks » à peindre des paysages atypiques d'une Amérique en mutation. Clément Moisan, ancien professeur de littérature de l'Université Laval, fait partie du second camp. En fait, son *Kerouac : l'écriture comme errance* se veut plus un hommage à la vision de l'écrivain, transmise à travers ses romans, qu'une analyse rigoureuse des thèmes centraux de l'œuvre de Kerouac. Le problème principal de l'essai de Moisan réside d'ailleurs dans cette prémisse : bien qu'il veuille « ressaisir le message de l'auteur dans ce qu'il a d'essentiel » (p. 9) et ainsi re-conceptualiser le « style » de Kerouac, Moisan s'écarte souvent de son sujet, ce qui fait que l'argumentaire de la plupart des parties de son essai s'étiole et perd sa direction initiale.

De plus, quelques passages sur la réception critique de Kerouac et de la littérature « beat » ressassent des débats souvent soulignés dans les ouvrages critiques et biographiques sur l'écrivain « beat ». À cela s'ajoute ce qui semble être le problème principal de l'essai, c'est-à-dire le fait que Kerouac n'est que très sommairement placé dans la grande tradition littéraire américaine. Moisan semble plutôt y préférer une tradition européenne (Sartre, Camus, Proust). Lorsqu'il analyse l'isolement dans la nature des personnages de l'écrivain, jamais il ne mentionne Thoreau à Walden ou Whitman et la genèse de la tradition lyrique américaine telle qu'an-

noncée par Emerson. D'ailleurs, l'influence de Whitman, si immense et amplement documentée, n'est mentionnée qu'au passage. Pourtant, une partie du cinquième chapitre s'attarde à Kerouac comme « barde ».

Cela étant dit, l'essai de Moisan, par son écriture et le supplément d'âme qui s'en dégage, respire l'amour pour Kerouac. Et bien qu'il en résulte un romantisme parfois dérangeant, surtout lorsqu'il parle de l'influence du jazz sur la prose, Moisan insufflé à son essai un rythme irrésistible, un peu comme si la prose de Kerouac venait s'immiscer dans la sienne. Par exemple, le chapitre dans lequel il compare l'approche de Kerouac à celle du peintre Jackson Pollock est d'une telle lucidité et d'une telle perceptibilité que nous aurions aimé en lire davantage. De la même manière, l'analyse qu'il fait des poétiques de l'instantanéité et de l'immédiateté dans l'œuvre de Kerouac révèle une grande acuité littéraire. La finesse et l'intelligence du propos, invoquant Kerouac et l'écho des autres « Beats », sont ce qui reste au fil d'arrivée, au bout de la route qu'il trace avec l'encre d'une époque qu'il retrouve à travers les mots. Il voit dans l'œuvre de Kerouac « une œuvre de mémoire » (p. 87), et c'est ce que nous voyons également dans cet essai. En dépit des quelques désaccords et problématiques de l'essai, nous avons envie de dire à Clément Moisan, malheureusement décédé récemment, bonne route...

JEAN-PHILIPPE MARCOUX



## NOUVELLE

LUC BUREAU

### *Il faut me prendre aux maux*

L'instant même, Québec  
2010, 180 pages

Jusqu'en 2001, Luc Bureau a enseigné la géographie à l'Université Laval. Tout au long de sa carrière, seul ou en collaboration, il a publié nombre d'articles, d'études et d'essais orientés vers la culture occidentale, son champ de prédilection. Loin de le museler, la retraite semble lui avoir fourni l'occasion de laisser courir sa plume encore plus rapidement. De toute évidence, on sent bien qu'il prend un malin plaisir à jouer avec les mots, les idées et les circonstances.

Avec *Il faut me prendre aux maux*, il signe quatorze récits où, deux fois plutôt qu'une, on nous demande de ne pas chercher à séparer l'authentique et le fabuleux. Lorsque l'auteur choisit d'apposer le mot « récits » sur la page couverture de son livre, la suggestion semble inhabituelle, elle lui offre pourtant l'avantage de s'octroyer certaines libertés avec les faits sans prêter le flanc aux sceptiques. En bon « raconteur », celui-ci a probablement ressenti le besoin de manier l'hyperbole, de bluffer ou de broder autour de ses mésaventures au bénéfice d'une narration vivante et sympathique.

Un mot défini de façon spirituelle amorce chacun de ses récits. Ainsi, la signification du mot « mirage » sert de préambule à un retour à la terre semé d'embûches. Le chapitre intitulé « Ignorance » raconte la quête frénétique d'une serpillière – à Paris ! – par un chercheur qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il cherche. Le mot « perfidie » amène notre prosateur à relater une anecdote croustillante où il ne tient pas le beau rôle. Alors que le terme « érotomanie » lui inspire quelques pages amusantes sur un choix de carrière qu'il n'a jamais regretté.

En dépit d'un vocabulaire soutenu, l'ouvrage témoigne d'une érudition qui n'est jamais rebutante. Avec une naïveté métissée d'autodérision, l'esprit malicieux de l'auteur se profile à chaque page. L'ensemble forme un collage pétillant et astucieux. Un livre réjouissant qui semble avoir été écrit par un brillant causeur.

GINETTE BERNATCHEZ

SYLVIE MASSICOTTE

### *Partir de là*

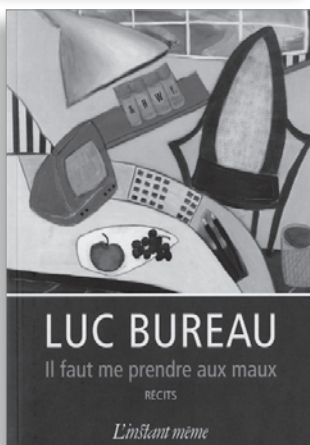
L'instant même, Québec  
2009, 90 pages

Sylvie Massicotte est une nouvelliste talentueuse qui, avec une économie de mots, nous ramène toujours à l'essentiel. *Partir de là*, son cinquième recueil, regroupe vingt textes très courts souvent développés autour du thème de la mort. Des morts soudaines, lentes, appréhendées ou volontaires qui laissent aux survivants tétanisés un trou béant au fond de l'âme. À *partir de là* que



reste-t-il ? À dire, à faire, à vivre... Ce « là », lourd de sens, désigne tantôt un lieu tantôt un moment. Il symbolise en quelque sorte le point de jonction entre ici et là-bas, le présent et l'avenir...

Dans le cadre de retrouvailles peu chaleureuses, une jeune femme et son frère sont forcés de vider l'appartement de leur père décédé. Ce qui émerge de ce texte ramassé et efficace représente la pointe d'un iceberg conflictuel apparemment impossible à déterminer. Cette première nouvelle, intitulée « Puisque c'est comme ça », rassemble les éléments majeurs qui caractérisent le style de l'auteure : langue précise, attentive aux détails, atmosphère troublée, émotion palpable, construction allusive... Des composantes qui forment un tout dont la portée n'est jamais diminuée par la concision des récits, et ce, dans la mesure où Massicotte compose des personnages complexes qui prennent vie rapidement.



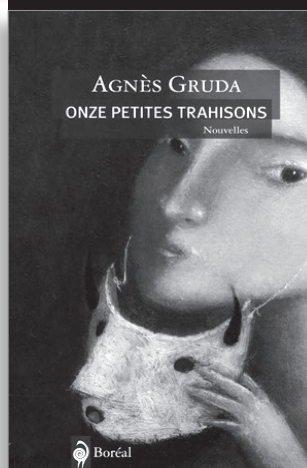
AGNÈS GRUDA

### *Onze petites trahisons*

Éditions du Boréal, Montréal  
2010, 296 pages

Agnès Gruda. Son nom nous est familier bien sûr, puisqu'elle est journaliste à *La Presse* depuis plus de vingt ans. Ses parents, d'origine polonaise, se sont établis au Québec lorsqu'elle avait douze ans. Son acclimatation à une nouvelle société, combinée à une profession qui l'a menée un peu partout dans le monde, apporte d'ailleurs une dimension pluraliste à ses textes. Avec *Onze petites trahisons*, elle fait une première incursion dans le domaine de la fiction.

Le titre qu'elle nous propose convient bien à ce livre, bien que l'épithète *petite* dédramatise certaines trahisons plus troublantes que d'autres. Si nous envisageons la déloyauté sous l'angle des conséquences,



À l'occasion de l'hospitalisation de sa mère, la narratrice de la nouvelle « Une enfant » s'interroge sur ce qui définit la maternité.

Dans « Funny Girl », nous assistons aux funérailles d'un soldat qui ne connaîtra jamais sa fille. « Joss m'inspirait-il confiance ? » – l'une des histoires les plus poignantes du recueil – aborde avec gravité la question du suicide. Alors que « Le retour » évoque la banalité d'un quotidien qui laisse rarement présager l'annonce d'une triste nouvelle.

La voix attentive et contenue de Sylvie Massicotte s'est gagnée la faveur de nombreux lecteurs. Ses trois premiers recueils de nouvelles ont d'ailleurs été réédités. À dire vrai, le plaisir de la lire pour la première fois n'a d'égal que celui de la redécouvrir.

GINETTE BERNATCHEZ

PIERRE POPOVIC

### *Le dzi*

Montréal, Fides  
2009, 163 pages

Pierre Popovic est professeur de littérature à l'Université de Montréal. Auteur et coauteur de plusieurs études, *Le dzi* – un recueil de trois longues nouvelles – représente pour lui une première incursion dans le domaine de la fiction.

Dans la « La procession », Pierre se remémore certains souvenirs d'enfance : sa fascination par Madame Végé, épicrière à la réputation ambiguë, un démenagement qui brisa le cœur de sa mère et ses visites du week-end chez sa grand-mère Victorine. Ces réminiscences, évoquées sur un ton mi-attendri mi-désinvolte, allongent les préliminaires qui aboutiront à la découverte d'un secret de famille. Une révélation inattendue permettra à Pierre de se remettre en mémoire les samedis soirs de son enfance.

La nouvelle suivante nous permet d'assister à l'escalade rapide d'un jeune joueur de football ayant pour héros un buteur vedette mystérieusement disparu à la fin d'un match. Cette histoire époustouflante donne lieu à des passages palpitants sur un sujet peu commun en littérature. Le narrateur, qui se décrit comme un dzi, nous apprend que cet argotisme « Valdavien » désigne un petit lézard réputé pour sa vivacité. Toutefois, puisque la Valdavie semble issue de l'imagination de l'auteur, le dzi – qui phonétiquement pourrait évoquer le son produit par un départ foudroyant – provient sans doute de la même contrée.

En utilisant des expressions glanées en Occitanie, en Wallonie, au Québec « et » en Valdavie, Popovic a concocté des textes savoureux émaillés d'images fantaisistes et parlantes. Ainsi, ses héros *s'empourprent cardinalement*, fument des *boulons*, *matamorent* ou *s'encolèrent* lorsqu'ils sont



*énervés*. Cependant, comme Montaigne le disait, l'auteur ne compte pas ses emprunts, il les pèse. De la sorte, ses trouvailles n'alourdissent jamais un style déjà efficace et entraînant.

« La procession » et « Le dzi » présentent davantage les caractéristiques communes au roman : nombreux personnages, événements multiples, prolongement de l'action... En revanche, le dernier

remplacer un vieux chien qui est mort par un chiot qui a besoin d'un maître incite à l'indulgence. En revanche, celui qui abandonne des enfants confrontés à une situation dangereuse, ou celle qui s'acquitte à moitié de la promesse qui la liait à des gens isolés dans un pays en guerre, obtient moins facilement notre pardon.

La trahison, pour ainsi dire toujours motivée, comme le croyait Sartre, par l'intérêt et l'ambition, constitue un crime multiforme... Dans « L'attente », une femme qui a souffert de l'indifférence de sa mère s'approprie l'agonie de celle-ci en cachant à son frère la gravité de son état. « Le jeu des statues » met en scène un causeur insupportable qui prend plaisir à manipuler son auditoire sans se soucier des répercussions. « Mon premier collier de perles », qui emboîte les trahisons comme des poupées russes, raconte l'histoire d'une jeune fille abandonnée par son

père. Dans « L'amour en hiver », la mauvaise foi porte les œillères de l'irresponsabilité.

Les nouvelles de Gruda sont dotées d'un caractère universel. Sans complaisance, puisqu'elle emprunte généralement la voix du *traître*, elle a imaginé des histoires subtiles qui, goutte à goutte, libèrent les sentiments inavouables qui excusent trop souvent nos actes. À cet égard, des textes comme « L'attente », « Un prénom simple », « Le point de bascule », « Pour qui elle se prend » et « Des nouvelles de la haine » sont particulièrement remarquables.

L'auteure s'exprime avec une aisance qui trouve sans doute sa source dans son métier de journaliste, mais son style nourri et la sensibilité affûtée dont elle fait preuve font d'elle une véritable écrivaine. À découvrir...

GINETTE BERNATCHEZ



texte, « La main », serre de plus près la notion de nouvelle. Ce récit, plus suggestif et plus succinct que les précédents, met en scène une institutrice qui rend visite à une amie internée dans une institution psychiatrique. En posant un regard interrogateur sur son amie, Hélène s'absorbera dans une réflexion sur ce qui distingue petite et grande folie.

Le *dzi* est un livre distrayant et intelligent. Il contentera l'appétit des lecteurs qui restent parfois sur leur faim devant les textes courts. Quant aux aficionados du football, ils en redemanderont...

GINETTE BERNATCHEZ



## POÉSIE

JEAN DÉSY

*Toundra, Tundra*

Les Éditions XYZ, Montréal  
2009, 134 pages

Jean Désy est un nomade autant dans sa vie physique que professionnelle ; son recueil *Toundra* lui permet de faire un arrêt dans une pleine poésie inspirée de ses voyages dans le Grand Nord. Le livre rassemble des poèmes écrits en français, accompagnés de leur traduction anglaise et d'inscriptions en inuktitut. Le tout est agrémenté d'encres de Pierre Lussier, qui représentent d'une façon à la fois abstraite et figurative les contrées décrites par les poèmes. Tout concourt ainsi à inviter le lecteur à la découverte d'un ailleurs.

Si toute poésie demande à faire le silence autour de soi, Désy s'applique à décrire ce silence même, silence salvateur qu'il recherche en montant dans les

territoires devenus arides à cause du froid. Le poète expose en effet le récit d'un dépouillement, le sien, si bien que le fait biographique interfère dans sa poésie, dès le début du recueil : « trois janvier mil neuf cent quatre-vingt-dix ° huit heures du soir ° [...] la toundra me fut éblouissement ».

Comme il est écrit sur la quatrième de couverture, « il est difficile d'expliquer ce qu'est la révélation », mais Désy réussit à transformer son expérience morale en une expérience esthétique au fil des paysages qu'il compose. Il s'applique à dire et à illustrer son expérience tout à fait incarnée d'un environnement exotique pour le lectorat du Sud : « Que d'odeurs ! Que d'odeurs ! ° Camarines et genévriers ° Entremêlés au thé du Nord ». La description des paysages ressentis mène même, certaines fois, à de belles trouvailles de langue, comme lorsqu'on aperçoit « une zébrure d'outardes ° Aussi longue que le vent ». La nature s'avère le lieu du ressourcement le plus total, nature acquérant un caractère mystique dans cette écriture qui en dévoile l'énergie profonde. Plus précisément, dans la toundra, le poète accède à un règne où « la terre n'est plus la terre ° Immatérielle neige d'un Être debout ° Enfin libre ». Malgré l'horizontalité du sol, de ses minuscules fleurs, du lichen et de tous les panoramas décrits, il apparaît clair que cet intérêt pour l'ici-bas se double d'une exigence verticale, aussi dure que le froid peut l'être.

Ainsi la question métaphysique impulse-t-elle les textes de *Toundra*. La recherche de la solitude implique celle d'une présence qui saurait excéder la simple expérience physique du réel : « N'y a-t-il de réel que ce cadavre de phoque ° Que cette lame plongée dans le cœur » ? Bien sûr, le poète ne trouve pas de réponse, encore qu'il se conforte un instant dans le rêve d'une proximité humaine, se demandant « quelle femme voudra attiser

[s]a main ° toucher [s]a paume de poêle chauffée à blanc ». Le corps rappelle souvent l'être à sa condition terrestre et à sa vie, de laquelle Désy est particulièrement proche en étant lui-même médecin, entre autres.

Tout de même, le recueil progresse jusqu'à ce qu'on comprenne que « vivre ne suffit pas » pour autant. « Il faut le poème », qui rend possible à sa manière une présence minimale mais pure, ce que la poésie de Désy, simple, rythmée et évocatrice, rend palpable. Il s'agit de lutter contre la grossière insignifiance « [d]es néons et [de] l'asphalte », dans la vie comme dans l'écriture ; voilà la douce morale que *Toundra* propose à son lecteur comme un baume.

JULIE ST-LAURENT

## RÉCIT

GENEVIÈVE LÉVESQUE

2

Cornac, Québec  
2009, 120 pages

D'une forme atypique, 2, un récit poétique que propose la jeune docteure en études littéraires Geneviève Lévesque se présente tel que le long parcours autoréflexif d'un « Je » en quête de lui-même, sillonnant entre l'être et le devenir. Tel que le récit se construit, en dialogue constant, il appert que non seulement ce « Je » n'est pas seul, mais que, de plus, il trouve refuge et réponses auprès d'un Autre dont, dès la lecture du titre, l'on soupçonne la présence : « — Je suis absorbée dans la plénitude, ° plutôt que de pousser mon corps ° vers le vide. Alors je cherche ° ce qui n'a pas assez manqué ° — Peut-être n'as-tu pas besoin ° de la chute dans le vide. Peut-être ° contiens-tu l'espace à l'intérieur de toi ; seulement tu le ne sais pas ° encore et tu cherches le chemin pour y parvenir » (p. 70).

Au terme des cinq parties qui composent ce récit poétique, force est de constater que le « Je » n'est pas non plus indépendant, en ce

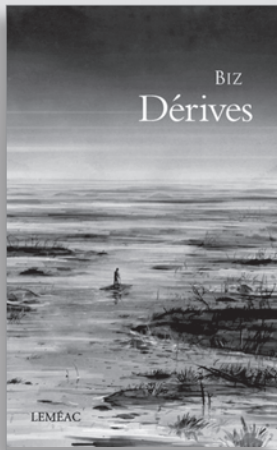
sens qu'il émerge de son rapport à l'Autre : « Tu t'uniras à moi dans les reflets ° de la colère et dans la caverne de ° ta soif. Toujours tu choisiras ° la liberté. Je saurai naître avec toi — ° car je suis ta naissance » (p. 115).

L'on ne trouve pas de résolution aux questions posées, pas plus qu'on ne distingue de destination atteinte : le « Je » demeure en errance, une errance qui se trouve en fait nourrie par la mise en mots : « Tu connais les mots qui font ° naître les villages. Tu fraieras ton chemin au milieu des champs où ° meurent les hommes. Tu laisseras derrière toi ta voix qui résonnera ° dans les ténèbres » (p. 103).



Dans ce deuxième recueil, Lévesque maîtrise certes le dialogue évoqué, qu'elle mène avec aplomb ; l'exploitation de thèmes convenus se trouve renouvelée par une écriture qui incessamment porte la voix de deux entités distinctes se répondant. Le récit, bordé de références à la nature et aux éléments, prend l'allure d'une odyssée à travers laquelle la poète parvient à guider le lecteur. 2 est une traversée de soi « aux limites de la folie » (quatrième de couverture) dont le souffle poétique, malgré les promesses faites en quatrième de couverture, n'est pas aussi puissant que souhaité.

MARIE-ANDRÉE BERGERON



## RÉCIT-FICTION

BIZ  
*Dérives*  
Montréal, Léméac  
2010, 94 pages

BIZ use avec discernement de deux types de narration, le récit et l'allégorie, pour raconter les affres de sa paternité nouvelle et sa descente aux enfers. *Dérives*, trouve sa cohésion et sa force dans la lecture entrecroisée, l'allégorie étayant le récit et vice versa. L'éditeur a choisi de faire alterner, à dessein, deux types de caractères typographiques pour guider le lecteur.

« Voilà, c'est fait, mon fils est né », on lit dans cet incipit comme un soupçon de fatalité, pourtant le prologue qui suit, empreint d'amour et de bonheur, se conclut par ces mots pleins d'espoir : « C'est mon Roi-Soleil. Le roi est né, vive le roi ! ». Mais le ravissement est de courte durée. Dès le premier chapitre, le narrateur (l'auteur ?) nous confie son désarroi : « J'aurais voulu être un père exemplaire et dévoué, mais ça s'est révélé au-dessus de mes forces (p. 9). Je m'attendais aux plus belles années de ma vie, ce fut les pires » (p. 10).

Dans une douzaine de petits épisodes arrachés au quotidien, le narrateur exhibe son désespoir : « Avec les couches, les lingettes, les biberons et les purées, j'étais un galérien enchaîné à mon appartement » (p. 10). L'image du galérien n'est pas futile : elle induit

la métaphore qui va nourrir en parallèle le récit de l'enlèvement. Intercalés entre ces épisodes, nous sont donc donnés à lire onze autres chapitres, aussi brefs, qui prennent la forme allégorique d'une dérive en radeau sur un marais, jusqu'à la descente aux enfers. L'auteur emprunte à la mythologie et à l'histoire quelques figures emblématiques pour servir son propos : Hercule, Cerbère, Charron, Marat, Louis XVI...

Le narrateur n'arrive pas à aimer son enfant comme un père le devrait. Tout n'est qu'agacement : les nuits d'insomnie ponctuées par les pleurs du bébé, les jouets qui traînent, la vaisselle pas faite, « les crises de lumières allumées tout le temps », la fête de Noël à la garderie (« Vivement qu'elle se termine cette année de cul, ou – comme dirait la Reine, cette *annus horribilis* »), etc.

Amarré à son lit ou sur le divan, où il passe ses journées à écouter des inepties à la télévision, il dérive : « Je vogue vers le néant avec une ardente résignation » (p. 13). Avec une *ardente résignation*, l'oxymore est significatif, c'est en effet avec une certaine fougue qu'il renonce, qu'il se hâte vers la dissolution. L'abattement, l'affliction, le manque de compassion et d'amour pour son petit « renard gambadant », le désir de néant et de réclusion imprègnent tout le récit. Dans la métaphore, sa souffrance prend la forme d'une hydre à multiples têtes, un monstre qu'il doit vaincre pour renaître au monde.

Les images abondent, la poésie affleure. Le style est alerte, les phrases, punchées. Dans le

cours de ses emportements, l'auteur laisse aller quelques sacres judicieusement placés, qui font sourire malgré le tragique de la situation. Le récit n'est pas non plus dénué d'humour comme le démontre la scène de consultation de « la psychologue de couple » ou celle sur le boulevard métropolitain congestionné où le fils veut impérativement écouter une comptine : « On peut devenir fou à écouter "Pinpin le lapin" ou "Mes amis les légumes". Dans la prison d'Abou Graïb, on dit que l'armée étatsunienne finissait par faire craquer les prisonniers irakiens avec Metallica. Croyez-moi Shivi ou Annie Brocoli auraient fait le travail beaucoup plus rapidement » (p. 70).

BIZ, flamboyant rappeur du groupe Loco Locass, a le verbe facile et, connaissant ses allégeances indépendantistes, il n'est pas étonnant que quelques flèches soient décochées ici et là contre l'apathie du Québec cette « nation qui a peur de naître » et, pas étonnant non plus qu'il avoue, au terme de l'odyssée, que sa dépression en est également tributaire : « Je prenais tout le poids du Québec sur mes frêles épaules » (p. 77).

Mais la volonté de ne pas mourir est forte et, lentement, l'homme « émerge de la montagne comme un enfant sort de sa mère » (p. 88). L'épilogue laisse entendre que la prise d'antidépresseurs sauvera le narrateur. On sait que pour BIZ, l'écriture de *Dérives* a été une bouée de sauvetage.

CHANTAL GAUDREAU

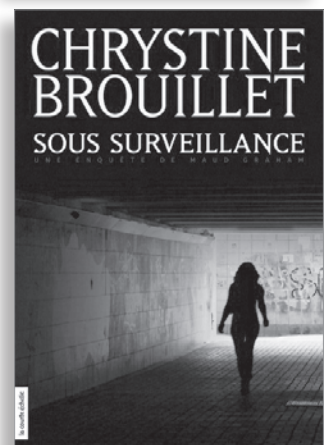


PHOTO : IVANOH DEMERS, LA PRESSE

## ROMAN

CHRYSTINE BROUILLET  
*Sous surveillance*  
La courte échelle, Montréal  
2010, 331 pages

Depuis *Chère voisine*, Prix Robert-Cliche 1982, Chrystine Brouillet est devenue, au fil des ans, une auteure prolifique, reconnue comme l'une des grandes spécialistes du polar au Québec. Elle nous revient avec une nouvelle enquête de son as enquêtrice Maud Graham, dite Biscuit pour les intimes, qu'elle considère comme une véritable amie. Mais cette fois, dans *Sous surveillance*, où l'on retrouve ses deux acolytes avec lesquels ses lecteurs sont familiers, André Rouaix et Pierre-Ange Provencher, elle est surtout bien appuyée par une jeune adjointe, Tiffany McEwen, qui vient tout juste de se joindre à l'équipe à Québec et qui semble vouée à une belle carrière, malgré le fait qu'elle commette une erreur, que nous ne pouvons dévoiler pour garder l'intérêt.



Cette onzième enquête de Maud Graham, la neuvième publiée à La courte échelle, est construite à la manière d'une toile d'araignée. Gabrielle Lellard, une Québécoise, décide de quitter Vancouver, où elle s'était réfugiée, il y a une dizaine d'années, après avoir fui les lieux d'un accident de la route dont elle a été témoin, sans porter secours aux victimes. Hantée par le remords, elle décide tout de même de revenir à Québec, après avoir rencontré un marathonien comme elle, le professeur Rémi Bergeron de l'Université Laval, qui lui a proposé de préparer avec lui un livre d'entraînement et de renseignements destiné aux athlètes et aux amateurs. Elle trouve rapidement un poste d'entraîneuse dans un gym de Québec, que fréquente Tiffany, avec laquelle elle se lie d'amitié. Elle rencontre par hasard Alexandre Mercier, un pilote d'avion, qu'elle avait connu jadis et qui aurait bien voulu la fréquenter assidûment. Il rêve encore de la posséder, tel un bien précieux. Elle accepte quelques-unes de ses invitations, sans se soucier des dangers qu'elle court. Elle croise encore Anaïs Rancourt, une jeune escorte, qui est aussi l'amante secrète d'un célèbre avocat criminaliste, Daniel Couture, bientôt trouvé assassiné dans sa somptueuse villa de la région de Charlevoix. Quelques jours plus tard, Rémi Bergeron est lui aussi trouvé mort, le long d'un boulevard, où il avait coutume de s'entraîner, sans doute victime d'un chauffard, à moins que son corps ait été déplacé et jeté du haut d'une falaise. Anaïs est elle-même victime d'une agression mais récupère à l'hôpital, où la visitent Gabrielle et Maud Graham, pendant que Tiffany poursuit les interrogatoires de suspects bien identifiés : un collègue de Bergeron, Hubert Sicotte, et un étudiant, Jocelyn Vignola, une voisine d'Anaïs, Nicole Rancourt, une veuve quelque peu jalouse des succès de la jeune escorte et

qui aurait aimé attirer dans ses filets Bergeron, un véritable don juan, voire Alexandre lui-même. Toutes les pièces finissent par s'assembler et le meurtrier est finalement arrêté après avoir séquestré Gabrielle.

Les amateurs de suspense sont servis à souhait avec ce roman, tant Brouillet fait preuve de talent dans le développement de son intrigue de manière à susciter l'intérêt. À ma connaissance, c'est la première fois que la romancière exploite le thème de l'obsession malade. Les personnages secondaires, qui alimentent à tour de rôle l'action, sont bien campés, crédibles, entraînés dans un tourbillon, forçant ainsi le lecteur à poursuivre sa lecture. Brouillet les guide d'une main de maître, dans une langue agréable, soutenue, simple mais efficace. Vivement le prochain polar !

AURÉLIEN BOIVIN

PIERRE CARON  
*Letendre  
et les âmes mortes*  
Fides, Montréal  
2010, 349 pages

Deuxième volet du « Quatuor de Montréal », amorcé avec *Letendre et l'homme de rien*, dans lequel le libraire collectionneur a bien failli être victime d'un assassin, en se prenant pour un enquêteur, *Letendre et les âmes mortes* ne manque pas d'intérêt. Certes, connaissant déjà ce personnage hors du commun, les lecteurs s'attendaient à ce qu'il manque à sa promesse faite à un policier de ne plus jamais se mêler d'événements qui ne le regardent pas. Pour notre plus grand plaisir d'ailleurs.

L'intrigue ne manque pas d'intérêt. Elle s'amorce à Moscou dans la nuit du 11 au 12 février 1858, alors qu'un nouvel employé, le jeune Séliphane Kousma, sauve des flammes un manuscrit que l'auteur, Nicolai Vasil'evitch vient d'y jeter. Latendresse, témoin d'un accident mortel en plein centre de Montréal, trouve en 2008 un

gros carton entouré d'une ficelle et contenant une bonne centaine de pages d'un texte écrit en caractères cyrilliques, comme le lui confirme un bouquiniste ami qu'il prend soin de consulter. Il ne met guère de temps à établir des liens entre les deux événements. Il entre alors en contact avec un immigré russe, Marik Dybriak, et se lance dans une véritable enquête, malgré les promesses faites. Comme il l'avait pressenti, ce manuscrit s'avère le deuxième tome d'une trilogie que Vasil'evitch, mieux connu sous le nom de Gogol, avait jeté au feu, sous l'emprise de la folie. Mais le mal est fait et Dybriak, qui sait la valeur de cette découverte, imagine tout un stratagème pour s'emparer du manuscrit, qui contient encore quelques pages du troisième tome de la trilogie du célèbre auteur russe. C'est toutefois mal connaître *Letendre*, qui, grâce à un ami fonctionnaire fédéral au ministère des Affaires étrangères du Canada, se rend avec lui à Moscou pour remettre ce manuscrit à une descendante de la famille Kousma, Natoulia Kousma-Doubnikoff. C'est là qu'il apprend que les deux filles jumelles de cette dame, répondant à une publicité d'une école de mannequins, ont été entraînées dans un réseau international de traite des blanches et seraient présentement au Canada.

Il n'en faut pas plus pour inciter le libraire collectionneur à se lancer dans une aventure périlleuse afin

de démasquer les têtes dirigeantes de ce réseau, avec l'aide de sa fille et de son amant Camerounais, de sa copine – on sait que sa femme est disparue dans le premier volet sans avoir jamais donné de ses nouvelles, sans doute est-elle morte –, d'une avocate amie et, surtout, de son chauffeur de taxi, Marion, qui a joué un rôle important dans *Letendre, un homme de rien*. Non sans difficulté, le groupe réussit, après une série d'événements, à mettre toutes les pièces du casse-tête en place, pour enfin intéresser les policiers à tenter le grand coup pour délivrer des mains de la mafia russe les deux jumelles et d'autres prostituées venues des pays de l'Est.

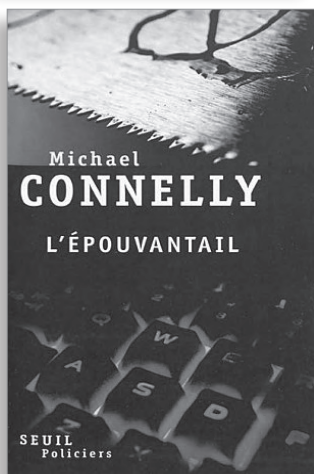
L'intrigue, on le voit, est bien imaginée et les personnages, bien dessinés, de manière à rendre cette histoire vraisemblable. Caron ne manque pas, lors du bref séjour de son héros en territoire russe, de dresser un portrait de cette société, secrète et méfiante. Le romancier sait susciter l'intérêt des littéraires, car son roman comble, par ses nombreuses allusions à une foule d'auteurs, dont le célèbre Simenon, un ami personnel de l'écrivain québécois, les amateurs de cette discipline qu'on appelle l'intertextualité. *Letendre* n'est-il pas propriétaire d'une librairie et collectionneur de livres anciens, reconnu à travers le monde grâce à son *Répertoire de livres de collection*, appelé communément *Le Letendre*, qu'un jeune étudiant, spécialiste en informatique est en train de numériser pour le mettre dans Internet, afin de rendre cet argus encore plus rentable sur abonnement moyennant un tarif minimal. À lire pour le plaisir et plus encore...

AURÉLIEN BOIVIN





MICHAEL CONNELLY  
**L'épouvantail**  
 Seuil, Paris  
 2010, 495 pages  
 Coll. « Policiers »



Pour la vingt et unième fois de sa carrière, l'auteur à succès Michael Connelly publie un polar qui saura garder captif le lecteur féru de littérature policière. Le journaliste Jack McEvoy et l'agent spécial Rachel Walling reviennent à la charge dans ce thriller bien ficelé et inventif, dans lequel un tandem de meurtriers en série, connu du lecteur dès l'abord, sévit dans l'Ouest américain en s'en prenant à de jeunes femmes qui ont le même profil : dossier criminel et jambes élancées... pouvant bien mettre en valeur des attelles de métal. Voilà pourquoi les médias affublent le

tueur (avant de savoir qu'ils sont deux) du sobriquet de « Tueur de Vierges de métal ».

C'est que le cerveau derrière les méfaits dont il est question ici, Wesley Carver, est abasiophile (il éprouve une forte attirance sexuelle pour les femmes infirmes, en raison d'une enfance troublée au cours de laquelle il a vu sa mère danser nue et porter de telles attelles, parce qu'elle était affligée d'une maladie dégénérative des os). Carver, génie de l'informatique diplômé au MIT, fait partie d'une agence de surveillance et de stockage informatique. Son métier lui permet donc de repérer facilement ses proies, puisque la plupart de ses clients sont des firmes d'avocats.

Ce nouvel opus de Connelly met à l'avant-plan la réalité des médias de papier en 2010 :

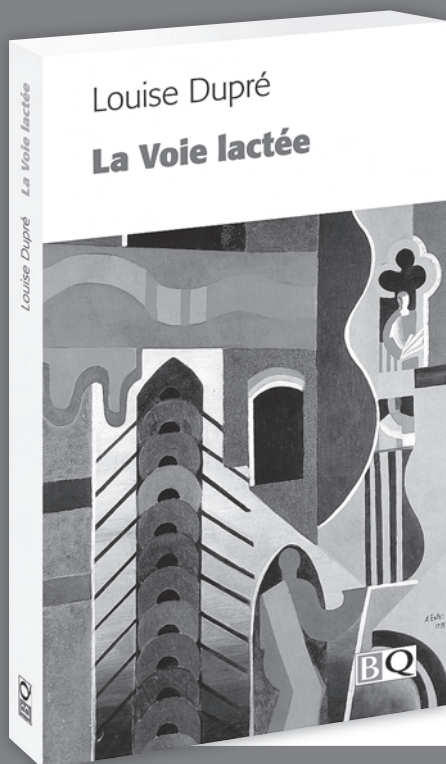
McEvoy est licencié du *Los Angeles Times* et n'a plus que deux semaines à faire au moment où s'ouvre l'enquête – alors pourtant qu'il est le journaliste le plus réputé (mais aussi le plus coûteux...) du journal. Il est aussi question du rôle prépondérant (voire intrusif et aliénant...) des technologies dans nos vies. (La portée tentaculaire de la firme qui emploie Wesley Carver donne froid dans le dos...)

Qu'a-t-il de nouveau par rapport aux autres, ce Connelly ? Pas grand-chose, sans doute ; mais pourquoi renouveler la recette quand elle fonctionne si bien ? Ce roman m'a tenu en haleine du début à la fin, grâce à la qualité du ton du narrateur autodiégétique (McEvoy) ainsi qu'à la qualité de l'intrigue. On en aurait redemandé.

STEVE LAFLAMME

## NOUVEAUTÉ

www.livres-bq.com



« On éprouve, en entrant dans cette prose tranquille, harmonieuse, une sorte de bien-être, et peut-être même comme un état de grâce. »

Gilles Marcotte

LOUISE DUPRÉ  
**La Voie lactée**  
 216 pages • 10,95 \$

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



**20 ans**

...et toutes ses lettres !



DAMON GALGUT  
*L'imposteur*  
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Hélène Papot  
Éditions de l'Olivier, Paris  
2010, 301 pages



Trop peu connu en France comme ici, Galgut, l'enfant prodige de la littérature sud-africaine, nous donne avec *L'imposteur* une œuvre qui pourrait servir de paradigme dans le domaine du roman de langue anglaise à un niveau international. Construction solide, trame narrative conséquente qui ne donne pas de répit au lecteur, sujet creusé à fond, personnages bien campés. Contrairement au roman de langue française, qui laisse plus de liberté à l'auteur, les règles du genre sont plus strictement observées dans le monde anglophone, dont d'excellents exemples nous viennent des littératures dites « périphériques » : Australie, Nouvelle-Zélande, Inde, Afrique du Sud, Canada, Irlande, États-Unis, ces derniers ayant développé des mécanismes particuliers, davantage orientés vers le grand public. Le roman de Galgut ne se veut pas un best-seller, et il est fort possible qu'il n'en sera pas un, tant le sujet, sombre, fustige son pays d'origine.

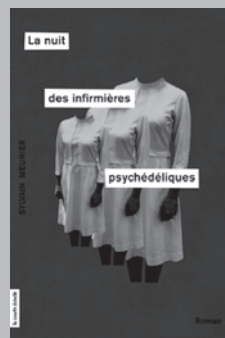
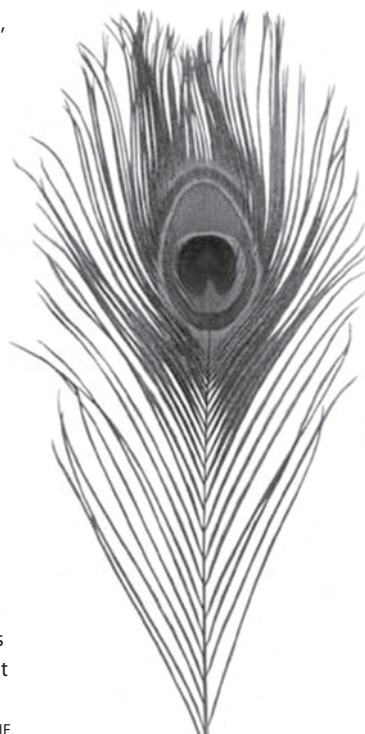
Adam, employé dans une entreprise de Johannesburg, perd son emploi. Comme il ne peut plus payer l'hypothèque, la banque saisit sa maison. Son frère,

qui brasse de grandes affaires dans le boom économique de l'après-apartheid, lui prête une maison dans l'arrière-pays où le protagoniste veut reprendre ses esprits et réaliser le rêve de sa vie : écrire des poèmes. Mais rien ne va comme planifié : la muse l'ignore, la maison est négligée, le jardin étouffe sous une végétation hostile. Le hasard – l'un des éléments constitutifs du roman anglophone – lui fait rencontrer un ancien ami d'école dont Adam n'a pas le moindre souvenir. Pourtant, ce même ami lui affirme qu'il lui a sauvé la vie un soir. Maintenant, il est riche, ayant hérité de son père une immense propriété que ce dernier voulait transformer en « paradis terrestre ». Tout s'y prête : il y a de l'eau à profusion, la végétation est luxuriante, l'hôtel pour recevoir les visiteurs est prêt. Mais voilà que l'ami a une femme, noire, d'une beauté troublante, ancienne escorte. Adam ne résiste pas, il tombe dans les rets de cette femme que la vie a rendue dure, voire cruelle. Alors que les plans visant à transformer le paradis en immense terrain de golf avancent à l'aide d'un homme d'affaires on ne peut plus louche, Adam et son ami se rendent compte que la femme monte dans l'échelle

sociale en couchant avec le promoteur. Effondrement du mari, fuite d'Adam qui, sans le savoir, a servi de messenger à l'intérieur du réseau d'affaires du promoteur. Le livre se termine sur le retour d'Adam à la « civilisation ».

Un bon roman. Ce qui le rend excellent, c'est la peinture que Galgut fait de son pays : corruption, intrigues, la chasse à l'argent, les tensions entre Noirs et Blancs qui s'accroissent, malgré l'abolition du régime raciste, le milieu d'affaires véreux, la peur de la violence, la cupidité généralisée. Tout cela sur un fond de toile où perce l'amour profond pour ce pays d'une beauté et d'une richesse qui vous coupent le souffle. Un portrait cinglant d'une société qui a pris le mauvais chemin, malgré les avertissements de l'Histoire, dont les résultats sont rarement réjouissants.

HANS-JÜRGEN GREIF



**Tout peut arriver quand un écrivain découvre un complot...**

Un roman de **Sylvain Meunier**

la courte échelle

[www.courteechelle.com](http://www.courteechelle.com)



**Le deuil est douloureux, mais il peut être salutaire...**

Un roman de **Gilles Vilmont**

PIERRE GAGNON

**Mon vieux**Hurtubise, Montréal  
2009, 83 pages

Pierre Gagnon s'est mis à l'écriture tardivement, voire timidement, en signant, en 2005, *5-FU*, un petit livre cathartique dans lequel il relate les aléas rencontrés lorsqu'il était sous traitement en raison d'un cancer. Apparemment, il a pris goût à l'exercice. Depuis, il a publié *C'est la faute à Bono, Je veux cette guitare* et *Mon vieux*, un court texte empreint de bienveillance qui raconte l'histoire d'une adoption pour le moins inhabituelle.

En rendant visite à sa tante dans un centre d'hébergement pour personnes âgées, un nouveau retraité esseulé se prend d'amitié pour Léo, un aimable vieillard de quatre-vingt-dix-neuf ans. Lorsqu'il perdra sa tante – dont

nous ne ferons jamais la connaissance – notre homme regrettera rapidement la compagnie de Léo. Cédant à une impulsion irréfléchie, il installera le vieil homme chez lui, enfin de connaître un bonheur tranquille auprès de celui qu'il perçoit tout à la fois comme son fils, son frère et son père. Au début, la bonne volonté de nos deux « vieux » favorisera le succès de l'entreprise, malheureusement, l'âge canonique de Léo aura tôt fait de les rappeler à la réalité.

*Mon vieux* est un micro-roman qui, sur un ton bon enfant et avec candeur, suscite la réflexion sur le sort réservé aux aînés. Au fond, le narrateur trompe sa solitude en « s'entichant » de Léo. D'ailleurs, en transformant ce dernier en projet de retraite, il se méprend peut-être lui-même sur ses intentions. Néanmoins, ses interrogations, sa naïveté et son dévouement gagnent notre sympathie. Avec la

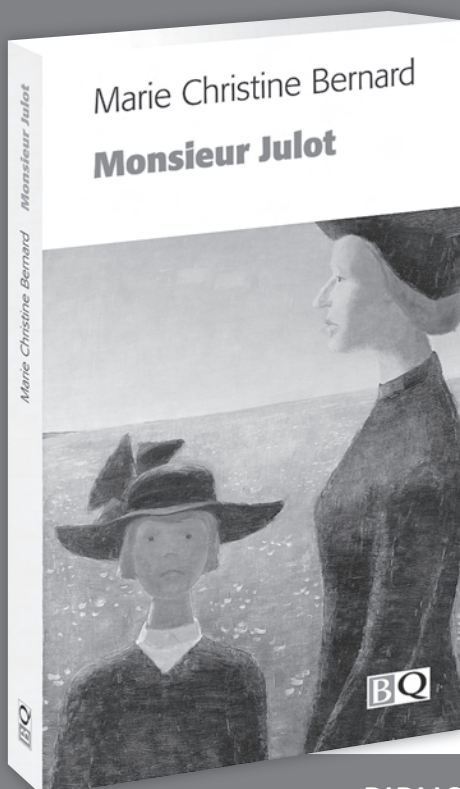
longévité qui augmente, on peut penser qu'il voit poindre un avenir incertain qui augure mieux au contact d'un presque centenaire d'expérience comme Léo. Mais, « s'il avait été mon père, l'aurais-je gardé ? », se demande-t-il. La question est lancée.

Avec ce livre, aussi réconfortant que les Whippet qui illustrent la page couverture, Gagnon renonce à toute prétention littéraire, sinon celle de nous dessiller les yeux en douceur. L'histoire qu'il a imaginée plaira assurément à ceux qui fréquentent Philippe Delerm et son « minimalisme positif ».

GINETTE BERNATCHEZ



www.livres-bq.com



## NOUVEAUTÉ

Marie Christine Bernard  
a remporté le Prix  
France-Québec 2009  
pour son roman  
*Mademoiselle Personne.*

***Monsieur Julot***  
est son premier roman.

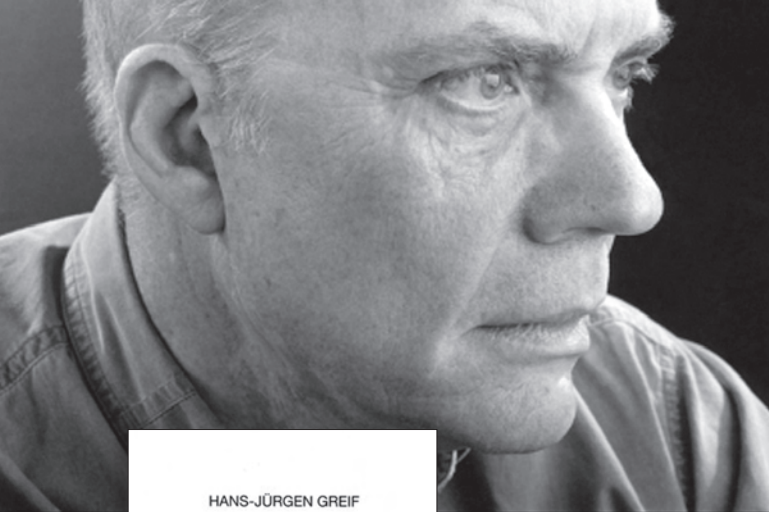
192 pages • 10,95 \$

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans

...et toutes ses lettres !



HANS-JÜRGEN GREIF  
**M.**  
 L'instant même, Québec  
 2010, 195 pages

**P**lus on lit Hans-Jürgen Greif, plus s'affirme l'impression d'avoir affaire à un peintre de caractères. Qu'il s'agisse de romans (*Le Jugement*, 2008) ou de récits (*Le chat proverbial*,

2009), que l'on s'intéresse à un castrat italien (*Orfeo*, 2003) ou à une lignée familiale (*La bonbonnière*, 2007), revient toujours « la forme entière de l'humaine condition » – le plus souvent dans ses démesures. Ce nouveau roman ne fait pas exception, nous plongeant dans le délire d'un jeune sociopathe, dont les brusques poussées d'adrénaline, liées à son mépris de l'humanité, éclaboussent le livre de sang.

Un jeune homme poignarde à trois reprises l'homme qu'il a séduit la nuit précédente. Ce qui pourrait n'être qu'un fait divers inaugure en fait l'autopsie de l'assassin. *M.* se confie sans pudeur à sa copine horrifiée, dans un récit d'une froideur, d'un désabusement et d'une quête d'absolu qui n'est pas sans rappeler le Patrick Bateman d'*American Psycho* (Bret Easton Ellis). Greif, qui excelle à démonter la psyché de ses personnages, s'est ici surpassé, nous ouvrant la tête du tueur sans glisser dans l'analyse psychologique. (Allez donc expliquer le Mal !) Tout en ayant poussé dans le milieu le plus conventionnel qui soit, *M.* n'arrive pas à contenir sa violence. Qu'il s'agisse de se battre, d'incendier ou d'éventrer un chien, le délit en lui-même n'a pas d'importance, et encore moins son déclencheur. Pour lui, seul compte le *trip*, qui le transporte davantage que des amphétamines. Admirant le surhomme nietzschéen et les héros du far west avec une féroce naïveté, il se veut « libre[...] comme les grands félins, [qui] exterminent ce qui est méprisable et moins fort qu'eux ». Pas étonnant qu'au collège, certains camarades le voient comme « un intégriste », « qui se ferait sauter pour entrer dans son paradis à lui ».

Difficile d'avouer avoir pris plaisir à lire un roman aussi sanguinaire. C'est pourtant le sortilège du livre : à l'instar de la confidente terrifiée, le lecteur n'arrive pas à contrer sa fascination envers toutes les horreurs qui lui passent sous les yeux. Car Greif a diaboliquement brisé sa trame, tout en ellipses, projections et retours en arrière ; les événements nous sont suggérés comme si nous les connaissions déjà intimement, pour nous être décortiqués plus tard. À l'intelligence du portrait se joint donc celle du suspense, par un fil patiemment déroulé, qui joue cruellement sur nos nerfs. Un livre si prenant qu'on n'arrive pas à le lâcher, même après sa lecture. On n'a pas fini d'en entendre parler.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY



MARYSE LATENDRESSE  
**Pas de mal à une mouche**  
 Montréal, Éditions Hurtubise  
 2009, 288 pages  
 Coll. « America »

**E**n 2002, Maryse Latendresse a publié *La danseuse*, un roman amorcé dans le cadre de ses études en littérature et qui, hors de cette sphère, lui a valu le Prix Hurtubise HMH. Viendront ensuite *Quelque chose à l'intérieur* et, l'automne dernier, *Pas de mal à une mouche*, un roman joliment bien accompli qui parvient à nous captiver du début à la fin.

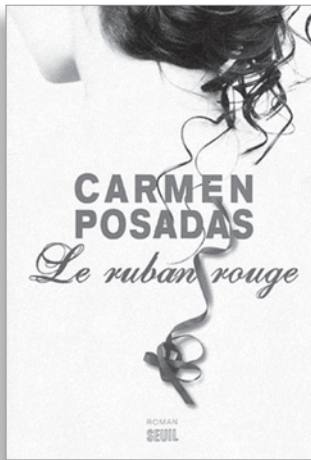
Marie Matte a trente-huit ans et elle veut un enfant. Elle veut « un enfant

si fort que le reste n'a plus d'importance » (p. 175). Encore faut-il trouver un homme qui, théoriquement, exprimerait le même souhait. Un homme qui, idéalement, ferait naître chez elle l'amour et le désir. Au cours d'une séance de formation, sa route croisera celle de Vincent Lucas, « tombeur et manipulateur », mais surtout profondément perturbé par un passé refoulé avec lequel il tente de se réconcilier en visitant régulièrement son thérapeute : Richard Kilanowicz. Vincent, qui se croit amoureux de Marie, en parle à Richard. Intrigué par la métamorphose de son client, Richard en viendra à idéaliser cette nouvelle flamme et, en dépit de la déontologie de sa profession, souhaitera la rencontrer. « Et arriva alors ce qui ne devait pas arriver. Il n'y avait plus qu'elle au monde » (p. 73). Voilà comment prend forme une figure géométrique bien connue : celle du triangle amoureux. Pourtant, résumer ainsi en quelques lignes la trame de cette histoire ne rend pas justice à une auteure qui, avec le doigté d'un horloger, démonte et remonte le mécanisme délicat du cœur.

Malgré quelques maladroites, *La danseuse* contenait déjà en germe tous les éléments qui définissent le style de Latendresse : narration ingénieuse, approche intimiste, thématique élaborée autour des jeux de l'amour, écriture émaillée de pensées subtiles... Et tout le chemin parcouru jusqu'à *Pas de mal à une mouche* démontre que son auteure n'est plus une débutante. Ainsi, les éléments narratifs du présent récit s'emboîtent à la perfection, si bien que la prose de l'écrivaine a gagné en clarté. En outre, les réflexions savoureuses des personnages ne ressemblent plus à des aphorismes plaqués de façon peu naturelle, elles coulent de source, parfaitement intégrées au texte.

Encore une fois, le désir sert d'assise à ce nouveau livre, le mot revient d'ailleurs souvent au fil des pages, mais l'écrivaine peut discourir à l'infini sur ce sujet sans nous lasser, car c'est là qu'elle joue d'adresse. Elle nous harponne avec les interrogations inquiètes des personnages et une narration approfondie et saisissante. Par ailleurs, la métaphore de la mouche (comparable à l'effet papillon) représente une heureuse trouvaille utilisée jusqu'à la fin d'une manière avantageuse. En fait, je ne peux formuler qu'une seule réserve : dans la dernière partie du livre, j'ai senti une légère rupture de ton. Un changement de registre, à peine perceptible, qui nous prive de l'humour discret qui relève les deux premières parties du roman. Il faut bien dire que le secret de Vincent Lucas se révèle terrible, mais l'écho amusant de Dominique, une amie de Marie, retentit de moins en moins à ses oreilles et la finale prend une tournure dramatique inattendue. Une tournure dramatique ? Oh ! j'avais oublié... C'est un roman. Et quel beau roman !

GINETTE BERNATCHEZ



CARMEN POSADAS  
**Le ruban rouge**  
Traduit de l'espagnol  
par Isabelle Gugnion  
Seuil, Paris  
2010, 475 pages

Autofiction de Teresa (Thérésia) Cabarrus, l'une des égéries les plus célèbres des grands révolutionnaires entre 1790 et 1799, *Le ruban rouge* n'est pas seulement un régal pour les féministes qui y retrouvent l'une des femmes injustement oubliées de cette période troublée de la France, mais elle fera les délices de ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la France. La Cabarrus, fille d'un banquier français établi en Espagne, épouse Jean-Jacques Devin de Fontenay en 1788, divorcée cinq ans plus tard, s'entiche, en 1793, du bourreau de Bordeaux, Jean-Lambert Tallien, qu'elle convainc – nous sommes en pleine Terreur – de réduire l'activité de la guillotine au plus bas niveau en France, alors qu'à Lyon, Fouché noie la ville dans le sang. Mais Tallien n'est qu'un médiocre. Aussi, Thérésia le quitte pour devenir la maîtresse de Paul-François Barras, membre-clé du Directoire, profiteuse de la pire espèce, vaniteux, brutal, dont elle se sépare pour suivre l'un des hommes les plus riches de l'heure, Gabriel Ouvrard, fournisseur des armées révolutionnaires, avec qui elle a quatre enfants, pour enfin convoler en justes noces, en 1805,

HANS-JÜRGEN GREIF

avec François-Joseph-Philippe de Riquet-Caraman, comte de Caraman et prince de Chimay, à qui elle donnera également quatre enfants (elle en aura dix en tout). Cette femme d'exception, intime des hommes de pouvoir, liée à Joséphine de Beauharnais, est reléguée aux oubliettes par Napoléon I<sup>er</sup>, tout comme sa meilleure amie, Germaine de Staël. Thérésia s'éteint en 1835, âgée de soixante-deux ans.

Posadas a accompli un excellent travail de recherche. Sous la plume fictive de Thérésia, cette décennie traversée par des orages terrifiants, dans le pathos révolutionnaire, les excès du Directoire et la montée de Napoléon, tout est décrit dans le menu détail. S'il y a un problème, c'est celui de la quantité d'informations : au lieu de condenser, l'auteure s'étend sur tout, de la mode féminine et masculine à la misère du peuple, de la mort atroce de la princesse de Lamballe à l'exécution de Louis XVI, en passant par la description des séjours de Thérésia en prison au coup d'État du 27 juillet 1794, marquant la fin de la Terreur. Une foule d'éléments, parfois croustillants mais sans grand intérêt, provoquent l'ennui chez ceux qui connaissent l'essentiel des événements rapportés. Pour les autres, le livre est une mine de renseignements précieux. Curieusement, l'auteure, en général assez bavarde, passe presque sous silence le procès de Marie-Antoinette mais s'attarde sur la mauvaise dentition de Joséphine, future impératrice des Français. De plus, seulement les personnages de l'entourage immédiat de la protagoniste sont vivants ; les autres demeurent (même Barras) unidimensionnels et manquent de relief.

S'il avait été resserré, le récit n'aurait pas succombé devant la tentation d'étaler les connaissances de l'auteure, mais serait devenu un portrait palpitant de vie d'une nation au seuil de dominer l'Europe.



SUZANNE MYRE  
**Dans sa bulle**  
Éditions Marchand de feuilles,  
Montréal, 2010, 416 pages

Même si le genre exige rigueur et justesse, la nouvelle est souvent perçue comme le lieu d'apprentissage de l'écrivain en devenir. Après avoir signé cinq recueils de nouvelles, Suzanne Myre s'est possiblement lassée de chercher une réponse appropriée à la question qui tue : est-ce que vous allez écrire un roman maintenant ? D'autant que celle qui se dépeint comme une incurable angoissée soupçonnait peut-être une autre interrogation : est-ce que vous « pouvez » écrire un roman ? Rassurons-la. Oui, elle le peut. Et de belle façon.

En imaginant un *alter ego* qui évolue dans un milieu qui lui est familier, Myre a concocté une tragicomédie peuplée de personnages pittoresques et excessifs. À l'avant-poste : Mélisse Leblanc, narratrice principale de l'histoire et préposée aux bénéficiaires dans un grand hôpital. Mélisse, qui nage souvent à contre-courant, pratique la technique DLB (dans la bulle) afin de garder le cap. Or, le jour où on lui propose une affectation temporaire à l'unité des soins prolongés, elle réalise qu'il faut parfois sortir de sa bulle si l'on veut profiter des cadeaux que la vie nous offre.

À vrai dire, elle n'est pas la seule à se cuirasser contre les affronts du quotidien. Michel, son ex, dissimule à grand peine des secrets obsessionnels. Un nouveau venu à l'hôpital, le docteur Henry, repousse sans cesse la réalité par ses manœuvres dilatoires tandis que, plongée dans la solitude et le chocolat, la revêche garde Vazin oublie qu'elle est une femme d'exception. Fort heureusement, il y a ceux qui crèvent la bulle des autres : Pénélope l'amie exubérante à la sensualité animale, le vieux monsieur Gouin, un patient philosophe et ratoureur, et David... Surtout David, taquin et follement amoureux d'une Mélisse qui, enfoncée jusqu'au cou dans le trou creusé par un père inconnu, n'a jamais su ou pu s'attacher à un homme.

La prose de Myre se conforme à l'image de sa Mélisse : « originale, névrosée drôle et spirituelle » (p. 171). L'écrivaine est-elle aussi abrasive dans ce premier roman que dans ses nouvelles ? Oui et non. Au fond, son héroïne ronchonne surtout pour la forme puisque ses répliques les plus acérées sont de l'ordre du fantasme. La générosité narrative du récit nous permet de saisir la vulnérabilité et la complexité d'un personnage récurrent dans l'œuvre de l'auteure. L'histoire faite de rencontres, d'amitié, d'entraide et de hasards appelle une fin reconfortante, mais elle est d'une sincérité authentique, car au-delà de son humour et de son impertinence, c'est la bonne foi qui définit le style de Myre. Avec *Dans sa bulle*, elle nous offre un bonbon acidulé au centre fondant.

GINETTE BERNATCHEZ

MICHEL RÉGNIER  
*Les galets de Hualien*  
Fides, Montréal  
2010, 200 pages

Québécois d'origine française, Michel Régnier s'est taillé une place dans le milieu cinématographique et sur la scène littéraire. Il publie régulièrement depuis un demi-siècle, serrant de près les questions sociopolitiques universelles qui le touchent particulièrement. Son dernier roman, *Les galets de Hualien*, exprime d'ailleurs largement son souci d'approfondir notre connaissance de l'Autre, cet étranger qui vit sous d'autres cieux tout comme celui qui a quitté son pays, et que l'on côtoie parfois avec méfiance ou désintérêt.

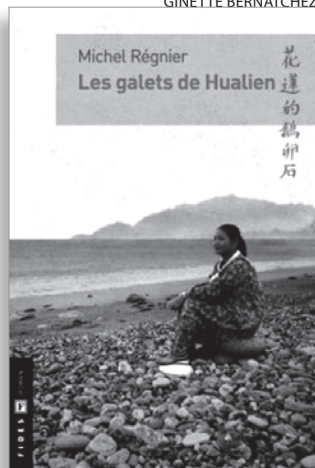
Le roman établit un pont historique entre deux continents et deux familles d'origine chinoise : les Huang et les Wong. La première, construite autour de Huang Pao-yu – une vieille femme sereine et avisée –, aborde les étapes charnières de la vie d'une famille de paysans et d'ouvriers établie à Taiwan depuis quelques générations. La seconde, par le biais de Wong Tak-ming, évoque l'établissement difficile des Chinois au Canada. À la fin de sa vie, Tak-ming, fils d'un buandier dont le père avait travaillé à la construction du Canadian Pacific Railway, remonte le fil de ses origines en tissant des liens avec la famille Huang vaguement liée à ses ancêtres.

Régnier a réuni une documentation considérable afin de conduire un récit réaliste et substantiel. Certes, ses personnages conciliants semblent irréprochables, mais son roman rend avant tout hommage à des gens simples qui, confrontés à l'adversité, se distinguent par leur courage et leurs valeurs exemplaires. Au rythme des saisons de la vie, nous suivons leurs destins jalonnés d'épreuves douloureuses et de joies intimes. Des événements historiques d'importance donnent un accent

d'authenticité au récit tandis que des faits moins connus aiguïssent l'intérêt.

Écrit dans un style élégant qui s'inspire du caractère de l'âme chinoise, le roman adopte un ton retenu et méditatif. Toutefois, la narration embrasse une période très longue, les personnages sont nombreux et, en dépit des tableaux généalogiques des familles Huang et Wong auxquels il est possible de se reporter, le particularisme linguistique des patronymes complique la lecture du roman. D'autant qu'on doit y ajouter une toponymie qui nous est peu familière et un bon nombre d'expressions en chinois. Puisque ces formules sont suivies d'une explication sommaire, on peut s'interroger sur leur pertinence.

GINETTE BERNATCHEZ



MAURICIO SEGURA  
*Eucalyptus*  
Boréal, Montréal  
2010, 167 pages

Après la mort de son père, un jeune Montréalais d'origine chilienne retourne dans le sud de son pays natal afin d'y régler des questions concernant la succession. Peu à peu, il se rend compte que non seulement les gens ont changé, mais aussi le climat politique : le retour au pouvoir des Indiens mapuche est imminent, les relations entre autochtones et Blancs ne sont plus celles de dominants

à dominés. Les premiers, au caractère secret, au regard de biais, à la mémoire longue, sont capables de vengeance glaçant le jeune Alberto, qui se souvient de ce peuple comme d'éternels soumis qui ne mettaient jamais en doute la parole d'un Blanc. De la grand-mère à un oncle, des récits qu'il glane ici et là, une image se forme, mêlant de façon inextricable la mort de son père à l'ascension des Mapuche : fuyant la dictature de Pinochet dans les années 1970, le père était retourné dans cette région dure et belle, dominée par un volcan, afin d'y poursuivre la culture de l'eucalyptus, arbre importé d'Australie et qui se reproduit sous ce climat humide à une vitesse affolante. Les affaires vont bon train jusqu'au moment où l'on s'aperçoit que cette essence laisse la terre épuisée et inutilisable pendant de longues années. Les affrontements entre le père et ses ouvriers mapuche, au cours desquels un jeune homme est piétiné à mort par le cheval du père, scandent le livre et dévoilent lentement le mystère entourant son décès jusqu'au moment où Alberto découvre qu'on a enlevé un rein au père. Est-il mort à la suite de cette « opération » ? La vérité sera connue à la fin du livre, qui se lit comme un roman policier.

Classer le roman de Segura dans cette catégorie serait toutefois une erreur ; beaucoup de trames, de considérations sur le Chili après Pinochet sont suivies avec une

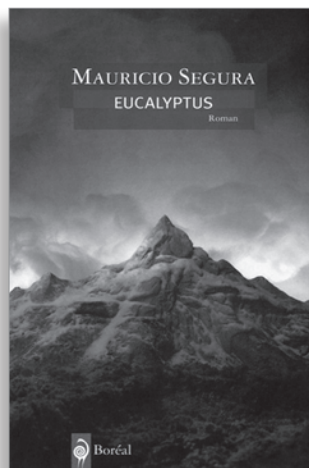
enviable dextérité, conjugée à un rare talent de conteur. L'auteur réussit admirablement à nous plonger dans une atmosphère d'incertitude et d'angoisse qui, d'un chapitre à l'autre, monte d'un cran. C'est le contraire de la littérature latino-américaine, qui nous avait habitués à des textes longs, souvent verbeux. Ici, rien de cela. Gardant un flou certain sur les circonstances entourant la mort du père, l'auteur réussit à tracer le portrait d'une société divisée, où les enjeux sont en train de changer, où les donnees ne sont plus les mêmes. De plus, Alberto présente bien le cas d'un immigré en Amérique du Nord qui, lors d'un retour aux origines, comprend qu'il n'appartient pas vraiment à la culture du pays d'accueil, qu'il a perdu sa place là où il croyait pouvoir s'insérer à nouveau comme s'il n'était jamais parti.

Voilà un très bon roman aux multiples enjeux. S'il y avait un reproche à lui faire, ce serait d'avoir voulu aborder trop de sujets à la fois, avec quantité de retours en arrière, de transpositions de discours vers la maîtresse mapuche du père, les interventions du père de la maîtresse, la mère d'Alberto, la nombreuse famille, les amis. Ces changements d'optique peuvent désorienter certains lecteurs, mais n'enlèvent rien aux mérites de ce troisième roman de l'auteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARTIN SUTER  
*Le cuisinier*  
Traduit de l'allemand  
par Olivier Mannoni  
Christian Bourgois, Paris  
2010, 344 pages

Vous connaissez la cuisine moléculaire, le nouveau dada des branchés ? J'avoue avoir suivi ce mouvement avec scepticisme. Après la lecture de ce livre, vous serez aussi impatient que moi de goûter à ces plats où la chimie et surtout la physique transforment des aliments anodins, omelettes, légumes, poisson, viande, en des choses irréelles et... enivrantes.



Même si ce n'est pas un *Love menu*, qui est au centre de ce roman à la fois désopilant et sérieux, il est temps de goûter à ce genre de cuisine, mystifiante et mystérieuse, avec sa machinerie vous plongeant dans un laboratoire aux allures du docteur Frankenstein. Votre aire de travail, chez vous, même si elle est étincelante d'acier, de chrome et de quartz, est complètement démodée, jusqu'à la prochaine révolution dans ce domaine.

Suter, un Suisse alémanique dont les romans font fureur, suit les préceptes du roman de langue germanique (les pays scandinaves, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche) : à partir d'une situation réelle, il tisse une trame romanesque on ne peut plus vraisemblable. L'effet de réel est à la base même de cette littérature, plus poussé encore que dans le roman anglophone. Ici, Maravan, un Tamoul réfugié à Zurich, qui a appris son art auprès de sa grand-mère au

Sri Lanka, séduit la plus belle serveuse d'un restaurant de luxe par un menu aphrodisiaque, le temps d'un soir. Que ses plats obtiennent le résultat souhaité peut surprendre, car Andrea est lesbienne. Quand les deux sont licenciés le lendemain de leur nuit d'amour – Maravan avait emprunté le rotovapeur essentiel à la transformation des éléments de base et Andrea annonce triomphalement que Maravan est non seulement un champion aux cuisines, mais aussi au lit –, ils organisent un service de traiteur que l'on pourrait appeler « aphrodisiaque ». Quand un couple bat de l'aile, ils le remontent dans tous les sens du verbe. La sauce se gâte quand Maravan et Makeda, réfugiée de l'Érythrée, call-girl et l'amie d'Andrea, se rendent compte du trafic d'armes entre la Suisse, les États-Unis, la Thaïlande et les Tigres tamouls, le tout sur fond de crise économique interna-

tionale où les hommes d'affaires véreux, lâches et au-dessus de tout soupçon réussissent à tirer leur épingle (en or massif) du jeu. C'est à cause d'un avocat dont la conscience professionnelle brille par son absence que meurent et la grand-mère de Maravan et son jeune neveu, engagé par les Tigres comme enfant-soldat. La vengeance de Maravan et de Makeda sera terrible. Il faut lire le livre pour y croire.

Ce roman pourrait être une lecture de détente, n'eût été la trame politique, très violente, qui prend le dessus, à juste titre : que deux cent cinquante mille civils soient pris entre les armées srilankaises et tamouls, que la guerre civile en Éthiopie fasse ses ravages, comme en Mauritanie, en Asie du Sud-Est, au Timor et ailleurs dans le monde, qui s'en soucie ? Ces centaines de milliers de morts ne font pas la une des journaux. Tant que cela ne nous touche pas



directement et ne nous enlève pas le plaisir de pousser l'art de la nouvelle cuisine à des sommets himalayiques, on laisse faire.

Le roman se termine sur une note qui vous laissera songeur : les recettes pour séduire votre partenaire sont données, de manière détaillée. Qu'attendez-vous pour plonger dans l'aventure ?

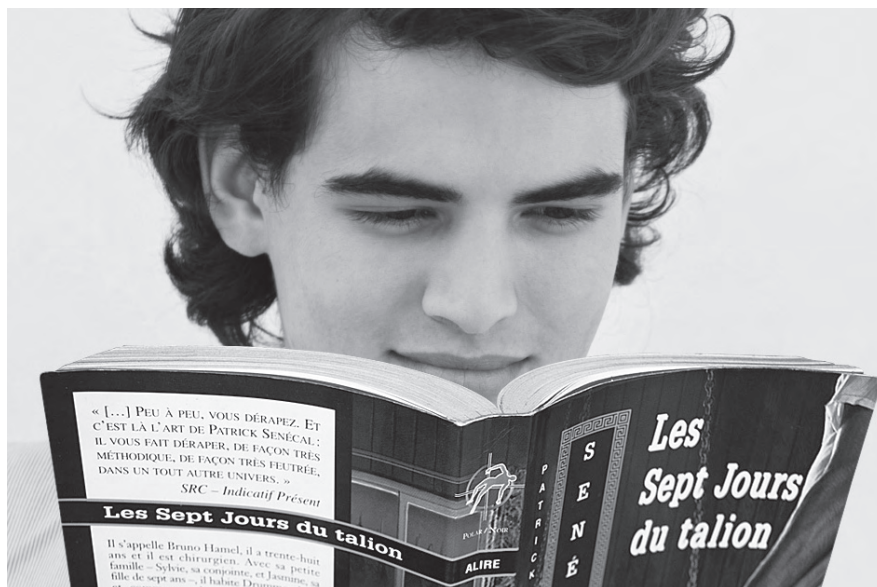
HANS-JÜRGEN GREIF



## 5 GENRES LITTÉRAIRES

conçus pour les adultes et adorés par les jeunes !

Policier • Espionnage • Fantastique • Fantasy • Science-fiction



## 25 FICHES PÉDAGOGIQUES GRATUITES

Enseignants(e) : des outils existent pour vous aider à analyser les textes

- > Présentation de l'auteur
- > Court et long résumés
- > Structure de l'intrigue
- > Personnages
- > Avenues d'exploitation à l'écrit et à l'oral



Besoin de conseils ?

Louise Alain (418) 835-4441  
louise.alain@alire.com  
www.alire.com

# Quand la littérature se donne du genre